

BAGGIONI, Daniel (dir.) (1993) : *Encyclopédies et dictionnaires français (Problèmes de norme(s) et de nomenclature)*. Aix-en-Provence, Université de Provence, 215 p.

François Gaudin

Volume 40, numéro 1, mars 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/002820ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/002820ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (imprimé)

1492-1421 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gaudin, F. (1995). Compte rendu de [BAGGIONI, Daniel (dir.) (1993) : *Encyclopédies et dictionnaires français (Problèmes de norme(s) et de nomenclature)*. Aix-en-Provence, Université de Provence, 215 p.] *Meta*, 40(1), 145–149. <https://doi.org/10.7202/002820ar>

- BAGGIONI, Daniel (dir.) (1993): *Encyclopédies et dictionnaires français (Problèmes de norme(s) et de nomenclature)*, Aix-en-Provence, Université de Provence, 215 p.

Le volume rassemblé par Daniel Baggioni rassemble les 12 communications de la deuxième table ronde de L'APRODEL, consacrée, en juin 1992, aux problèmes de norme dans la perspective de la métalexigraphie.

Sylvain Auroux introduit l'ensemble par une conférence consacrée à la naissance de la lexicographie comme «technologie». Il insiste sur le processus historique qui voit se constituer le domaine des dictionnaires de la langue par une conjonction d'exclusions, la

langue étant isolée comme objet autonome de description, en même temps que se précisent les objectifs normatifs des auteurs. Parallèlement, le projet encyclopédique se précise dans le cadre d'une conception philosophique qui voit dans les mots les signes des idées. Fort de son expérience de directeur du volume «Les notions philosophiques» de l'*Encyclopédie Universelle de Philosophie*, l'auteur introduit le lecteur, dans sa courte intervention, à la problématique du lexicographe confronté à la description d'un double système sémiotique, linguistique et cognitif. Il conclut à la nécessité de disjoindre les deux niveaux là où l'on pourrait chercher, mais c'est un autre débat, à concilier les deux fonctionnements dans une description culturelle des lexiques spécialisés.

Travaillant sur un corpus de dictionnaires français, Daniel Baggioni met en évidence l'évolution qui va du «bon usage» des lexicographes à la «norme linguistique» des sociolinguistes. En fait, le lent passage d'une notion de «bon sens» à une problématisation scientifique. On passe d'une opposition entre bons et mauvais usages à une description de normes concurrentes, chaque période appréhendant les phénomènes selon les catégories dont elle dispose, selon les épistémès dominantes. Ainsi, on commettrait un contresens en accusant le XVIII^e siècle de traiter de patois des sous-codes, non alors pensables comme des variétés descriptibles. Il faut ainsi attendre le XIX^e pour apercevoir, surtout chez Littré, une relativisation de la prééminence de la norme. La pénétration du mot même de norme, par reprise à d'autres champs du savoir, dans le domaine linguistique, ne se fait qu'au XX^e chez Damourette et Pichon. Sa diffusion, à partir des années 60 (*Grand Robert*; GLLF; etc.), est liée à l'apparition de la lexicographie moderne qui enregistre les avancées de la réflexion sociolinguistique. Il est intéressant de noter que, parallèlement, l'organisation de l'*Encyclopædia Universalis* ne lui permet pas, en insérant ce concept, de lui accorder la place, centrale, qu'il occupe en sciences du langage, car cela remettrait en cause la hiérarchie qui décrit et organise la présentation — donc la conception — de la discipline.

Claude Vargas s'intéresse pour sa part aux normes telles qu'elles se réalisent à travers l'inclusion de 7 formes dans les nomenclatures de 6 ouvrages, sur un siècle et demi. Il eût été agréable au lecteur de disposer ici d'un tableau à double entrée récapitulant les résultats de ce bref sondage qui recèle assez peu de surprises (*enculer* est absent du *Petit Larousse Illustré* de 1971, par ailleurs plus libéral que le *Bescherelle* de 1846). On peut d'ailleurs discuter certaines affirmations; on peut en effet imaginer que le DFC n'enregistre pas *sodomie* du fait de la rareté de son usage plutôt que sous l'effet de l'attitude répressive des auteurs «au plan des normes morales». Ce serait alors la seule tradition lexicographique qui expliquerait la présence du même terme dans le PLI.

L'article de Paul Siblot apporte à ce recueil une chair bienvenue en s'attachant à l'analyse d'un praxème. Son étude permet au lecteur, par la comparaison de corpus littéraires et de définitions et citations lexicographiques, de comprendre aisément ce qui sépare l'analyse dictionnaire et celle inspirée de la praxématique. Il choisit d'étudier *cashah* et montre combien la définition, en fait définition de chose, qu'en donnent les lexicographes passe à côté de l'expérience culturelle spécifique, enregistre et véhicule le terme. Avant de désigner une maison, une place forte, une citadelle, une maison, etc., *cashah* sert à stigmatiser «l'extranéité référentielle». Les différents référents auxquels son emploi a permis de renvoyer ne sont que des cas typiques illustrant les potentialités signifiantes de cette forme linguistique. Seule la prise en compte des conditions culturelles et historiques d'emprunt et de diffusion de ce praxème permettent de rendre compte avec justesse de la variété et de la cohérence de ses emplois. L'auteur illustre ici avec force et conviction la pertinence de la critique majeure que la praxématique adresse aux dictionnaires: l'essentialisation et la réification du sens.

Nous signalerons plus rapidement deux contributions. L'article que Jean Schmidt consacre aux étymologies vulgaires des *realia* de l'Afrique noire. Un corpus assez important

est proposé au lecteur et la discussion des hypothèses intéresse le champ des nombreuses études consacrées aux particularités lexicales de l'Afrique noire. En outre, signalons que, pour les unités étudiées, l'auteur fournit les premières attestations. L'article de Chantal Wionet nous transporte dans le vocabulaire de la scolastique médiévale, et plus particulièrement dans celui de l'herméneutique. À travers l'étude de termes tels que *allégorie*, *allégorique*, *anagogie*, *anagogique* et *tropologique*, etc., l'auteur montre que les auteurs du dictionnaire de Trévoux appartiennent bien au XVIII^e siècle, par leur souci d'objectivité, mais que, dans le même temps, la teneur des articles sensibles trahit leur souci d'inclure dans le texte leurs convictions religieuses.

En réponse à la contribution précédente, Françoise Douay-Soublin étudie le *Dictionnaire Philosophique* de Voltaire dont elle étudie les particularités et spécificités par rapport aux ouvrages de l'époque. Mais la partie la plus intéressante de l'étude concerne la stratégie idéologique de l'auteur, les articles les plus importants étant en fait enregistrés sous des entrées anodines, que l'auteur qualifie joliment «d'entrées dérobées»: ici, le fonctionnement sémiotique de la nomenclature est nettement décollé de celui des notices. C'est un autre intérêt de cette contribution que de souligner l'originalité de la conception voltairienne de la langue. On voit notamment Voltaire, loin de *La langue des calculs*, faire l'apologie de la polysémie et éviter l'opposition sens propre/sens figuré, avec laquelle nous avons encore, aujourd'hui, du mal à rompre. Si l'on compare les deux descriptions sémantiques, on peut trouver Voltaire moins proche que les Jésuites de Trévoux de la lexicographie moderne. Mais l'auteur souligne l'importance, chez le premier, de la «tolérance sémantique», et, ce faisant, elle jette des ponts stimulants entre le siècle des encyclopédistes et la philosophie du langage contemporaine.

Dans sa contribution, Élisabeth Grimaldi se demande dans quelle mesure les auteurs de dictionnaires du XIX^e ont conscience de promouvoir une norme et, pour ce faire, étudie les préfaces. Les contrastes attendus se vérifient; l'orthographe polarise l'attention alors que l'enregistrement des niveaux de langue reste sporadique et aléatoire. Mais la norme première est une norme communicationnelle. Ici, comme toujours, l'on vise avant tout l'univocité, la clarté; la peur qui se manifeste est celle d'une pensée qui se laisserait prendre à l'expression en disant autre chose que ce que le sujet a décidé de dire. L'auteur ne le dit pas, mais c'est ce que reflètent les préoccupations d'auteurs déjà sensibles à l'opposition entre description et prescription (Bescherelle). Cependant, c'est avec Littré que la conscience de la relativité subjective de la description s'affirme et, en ces temps, la légitimation de la nomenclature passait par l'histoire...

Didier de Robillard signe la contribution la plus longue et, peut-être, la plus importante de ce volume, en se penchant sur le problème des normes régionales. Il propose d'aborder cette problématique en s'appuyant sur la double valeur sémiotique et sociolinguistique des vocables, l'originalité de sa démarche consistant à intégrer les deux aspects au lieu de les opposer comme le font les dictionnaires. On résumera en posant que la stabilité sémiotique constitue la réification de valeurs sociolinguistiques. Le français pose de ce point de vue un problème particulier, dans la mesure où sa forte dispersion géographique entraîne de forts phénomènes d'individuation dont résulte une polynomisation du système. La communauté linguistique francophone ne peut, du coup, être correctement appréhendée qu'en plaçant au cœur de sa description la notion de variation. La norme ne peut alors se penser qu'en opposant normaison et normalisation, la première résultant des besoins d'intercompréhension, étudiée dans une approche sociolinguistique, la seconde résultant d'un réglage volontaire et hiérarchique des sens produits et ne concernant guère que la norme du standard central. L'auteur oppose alors deux façons de «normaliser la régionalité». La première, irréaliste, consiste à imposer aux variétés périphériques la norme centrale; la seconde consistant à élargir la description du français standard en

intégrant des éléments des variétés excentrées. À l'inverse, «régionaliser la norme» pourrait consister à affermir les variétés locales en reconnaissant pleinement les usages non standard au sein de descriptions autonomes (songeons au récent *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui*), ou, seconde hypothèse, dans le cadre d'une description globale de l'ensemble des variétés, standard y compris. Mais dans le dernier cas, il n'est pas douteux que l'on aboutirait à des ouvrages volumineux et d'une consultation difficile. La solution envisagée par l'auteur consisterait dans l'élaboration conjointe de deux types d'ouvrages : d'une part, des dictionnaires complémentaires, restreints, et d'autre part, des ouvrages englobants (il est aisé d'imaginer un TLF de la francophonie confié à une équipe importante et subventionnée par des instances scientifiques et politiques...). L'auteur termine en esquissant des pistes de travail, qu'il illustre par les cas des îles Maurice et de La Réunion. Sa démarche confère toute sa place au sentiment linguistique des locuteurs francophones. En effet, selon lui, dans le cas des langues en contact, la reconnaissance d'une variété comme appartenant au français ne peut être du ressort des seuls sujets parlants de la communauté concernée, mais doit être validée par le sentiment linguistique des autres communautés. On voit que cette contribution touche de près à de nombreux problèmes sociolinguistiques brûlants et incite au débat.

L'article de Mireille Vanche-Roby appelle également des discussions. Par sa méthode tout d'abord, méthode originale qui consiste à isoler la nomenclature des encyclopédies comme objet d'étude, en la coupant de son articulation avec les textes auxquels elle sert de système d'accès, tout en en faisant l'indicateur de l'idéologie des ouvrages. Or, Françoise Douay montre, avec Voltaire, combien il faut se méfier des entrées. La macrostructure a certes son importance, mais celle-ci réside d'abord dans l'efficacité documentaire, toujours contestable. Au terme d'une intéressante étude comparative, le lecteur pourra trouver excessive la corrélation établie entre le poids idéologique et le nombre des renvois, l'idéologie étant considérée par l'auteur comme «d'autant plus oppressante que la nomenclature est implicite». Cela est vrai concernant la facilité d'accès aux informations, mais l'honneur fait à la cartographie semble laisser dans l'ombre l'importance du territoire...

Le propos d'Élisabeth Schwartz se centre sur la passionnante période révolutionnaire et, plus précisément, sur l'Abbé Sicard, l'instituteur des muets. L'intérêt principal — et il n'est pas mince ! — de l'œuvre de Sicard est de proposer un des rares travaux aboutis conformes à la démarche leibnizienne. Plus qu'aux signes, l'abbé s'intéresse aux idées dont il entend une grammaire raisonnée ; la démarche est donc pleinement onomasiologique. Dans sa brillante analyse, l'auteur isole deux postulats : de réductibilité, c'est le principe génétique, et d'unicité, ou principe d'univocité. Ces principes, sous-jacents à toute démarche de rationalisation du langage, doivent permettre à la langue des signes d'illustrer «l'armature universelle et raisonnée du lexique naturel». Leur mise en œuvre aboutit, nécessairement, à une impasse. De fait, la recherche d'univocité aboutit à une complexification de la langue des signes qui la rend inexécutable. La fuite de l'équivoque aboutit à un intenable éclatement du sens : les langues sont, on le sait, irréductibles à des systèmes formels. Le travail d'Élisabeth Schwartz est d'autant plus stimulant qu'elle esquisse des ponts avec des ambitions contemporaines qui, sous couvert de technologisation et de cognitivisme, risquent fort de reconduire des illusions séculaires.

Dans une rapide contribution théorique, Christian Touratier clôt le volume par une confrontation de la lexicographie et des théories sémantiques, en proposant des solutions pratiques. Ainsi, reprenant des oppositions aujourd'hui classiques, il suggère de les visualiser, en imprimant les lexèmes en majuscules et les morphèmes en minuscules (ex. : MARCHer), et en séparant les monèmes composant les synthèmes par des points (ex. : MAISONN.ETTE). Ceci n'est pas sans poser problème et conduit à des distinctions entre homonymes qui s'avèreraient délicates (on a ainsi ARME.MENT, nom d'action, et

ARMEMENT, nom collectif). Par ailleurs, contrastant analyse sémique et définition, il propose de distinguer la description des sèmes (pourvus de leur valence) et la définition des différents effets de sens auxquels correspondent les significations sériées par le lexicographe. Les difficultés que peuvent poser les fréquentes métaphores et métonymies n'échappent pas à l'auteur, qui argumente en faveur d'une description polysémique. En effet, la trop grande rigueur dans l'homonymie ne tient pas compte des possibilités de remotivation. De même, une bonne prise en compte des concurrences de constructions syntaxiques permettrait d'englober dans une description plus unifiée les phénomènes de transivation et d'intransivation. Pour conclure, disons que ce volume riche s'achève sur une contribution claire et stimulante.

FRANÇOIS GAUDIN
Université de Rouen, Rouen, France

Palimpsestes 1, comme le titre l'indique, est un numéro divisé en deux parties : la traduction du dialogue et la traduction des textes de théâtre. Dans la première partie, trois des études s'appuient sur la traduction française de deux nouvelles de Hemingway, l'une entièrement, l'autre presque entièrement dialoguée : *Hills like White Elephants* et *A Clean, Well-Lighted Place*. Il s'agit des études de Michel Gresset, «La traduction du dialogue dans deux nouvelles de Hemingway», de Geneviève Hily-Mane, «Le message second et ses termes révélateurs dans *Hills like White Elephants* et *A Clean, Well-Lighted Place* : qu'en passe-t-il dans la traduction ?» et de Béatrice Vautherin, «Les formes spécifiques du discours direct dans *Hills like White Elephants*».

L'article de Danica Seleskovitch, «La traduction interprétative», complète la première partie et porte sur le fonctionnement de la traduction orale à partir d'une conférence de presse du président Reagan (où existe une situation de dialogue avec les journalistes).

Dans la seconde partie du premier numéro, consacrée à la traduction de textes de théâtre, les chercheurs du centre n'ont pas caressé l'ambition d'épuiser un sujet aussi vaste. Ils ont plutôt voulu cerner une problématique. Voici les cinq études qui composent cette partie : Jean-Michel Deprats, «Traduire Shakespeare pour le théâtre ?»; Daniel Lemahieu, «Traduction et réplique (Macbeth)»; Gaby Petrone-Fresco, «The hidden text : problems of translation in *As You Like It*»; Donald Watson, «Bon esprit, bon sens ou bons mots ? (Ionesco, Obaldia, Navarre)»; Eric Kahane, «Le point de vue d'un traducteur : réponses à des questions sur des textes dramatiques».

Palimpsestes 2 porte sur la traduction de la poésie. Outre une traduction inédite de deux poèmes de John Donne, «A hymne to Christ, at the Authors last going into Germany» et «Hymne to God my God, in my sickness», par Yves Bonnefoy, ce numéro comprend cinq articles : Pierre Leyris, «Notes sur un poème de Hardy traduit par Valéry»; Pierre Leyris, «Quand T. S. Eliot parle Perse»; Guy Leclercq, «Une Fête galante revisitée. Analyse et traduction d'un poème de Verlaine»; Paul Bensimon, «Ces métaphores vives... La traduction des adjectifs composés métaphoriques»; Michel Remy, «Vers une problématique de la traduction des textes surréalistes».

Palimpsestes 3 est consacré à la traduction et à l'adaptation. Dans son article, «Traduction, adaptation — palimpsestes», Henri Meschonnic définit comme traduction «la version qui privilégie en elle le texte à traduire», et comme adaptation «celle qui privilégie (volontairement ou à son insu, peu importe) tout ce hors-texte fait des idées du traducteur sur le langage et sur la littérature, sur le possible et l'impossible (par quoi il se situe) et dont il fait le sous-texte qui envahit le texte à traduire». À partir d'une dizaine de traductions du célèbre monologue d'Hamlet, depuis le XVIII^e siècle jusqu'à nos jours, Fortunato Israël, dans «Shakespeare en français : Être ou ne pas être ?», cerne deux démarches qui relèvent pleinement de l'adaptation. Dans «*L'École des femmes* outre-Manche», Mary Wood montre les transformations et distorsions que subit *L'École des femmes* en anglais et en écossais au XX^e siècle. De son côté, dans «Traduction/Adaptation/Parodie — Traduire Alice en toute justice», Guy Leclercq scrute les notions de traduction et d'adaptation par l'analyse de «*Tweedledum and Tweedledee*», de Lewis Carroll. Enfin, dans la cinquième et dernière étude, «Le théâtre en traduction : quelques réflexions sur le rôle du traducteur (Beckett, Pinter)», Margaret Tomarchio se penche sur les pièces de Beckett traduites par lui-même, et de Pinter, traduites par Eric Kahane. Les collaborateurs de ce troisième numéro montrent que la problématique traduction/adaptation débouche sur une sociologie de l'une et l'autre activité.

Palimpsestes 4, intitulé «Retraduire», comprend cinq articles qui s'efforcent de cerner cette problématique complexe qu'est celle de retraduire. Le premier, «La traduction comme espace de la traduction», est d'Antoine Berman. Dans la première traduction, écrit ce dernier, les forces anti-translatives qui provoquent la défaillance sont toutes-puissantes : la